DU RETOUR AUX VIEILLES ÉTUDES

I. ÉTAT ACTUEL DE L'ENSEIGNEMENT UNIVERSITAIRE.

Toutes les œuvres de la Révolution sont marquées de son sceau. Les traits qui dénoncent son esprit mauvais ne se montrent pas tout d'abord ; la physionomie du sujet est habilement composée ; sa figure est empreinte d'une certaine bienveillance qu'on a nommée *philanthropie.* Mais à mesure que ses exercices se développent, ils découvrent successivement l'intention qui les dirige, sa tendance devient plus sensible, et il arrive un moment où le doute n'est plus possible et où ceux qui ont pu se méprendre sont obligés de reconnaître que l'agneau apparent n'était qu'un loup ravisseur.

Ainsi du régime d'enseignement organisé par la Révolution et surtout par celui qui s'en rendit maître en disciplinant ses allures. Il a fallu quatre-vingts ans pour apercevoir la vérité et pour oser la produire. Le 6 mars 1871, dans une séance mémorable de l'Académie des sciences, M. Henri Sainte-Claire Deville jeta le premier cri d'alarme que répétaient après lui le général Morin et M. Dumas : "Je le déclare formellement, disait l'éminent analyste, voilà en mon âme et conscience ce que je pense, l'Université telle qu'elle est organisée nous conduirait à **l'ignorance absolue**".

Est-ce à dire que la science ait changé ? Non pas absolument et en elle-même, mais bien certainement dans le but et dans la méthode. Préoccupés d'une seule chose, de l'utilité matérielle qui, selon eux, doit absorber toutes les facultés humaines, les inventeurs du système ne l'ont constitué qu'à cette fin ; et tous les perfectionnements introduits par l'expérience n'ont pas d'autre raison d'être. Aussi qu'est-il arrivé ? L'intelligence surmenée par un exercice forcé, multiple et dépourvu de synthèse s'énerve de plus en plus dans un travail où **le *mécanisme* a pris la place de la *méthode*.** Par suite, à force de tout réduire à des formules dont l'application le contente et l'enorgueillit, l'homme moderne en est venu à ne plus avoir en sa possession que des corps dépourvus de vie. Ses connaissances actuelles se bornent à de certaines apparences où la lumière et l'ombre se jouent dans un agréable chatoiement qui ne manque pas d'éclat. Mais ce n'est qu'une photographie dont les traits, tout en ressemblant à ceux du modèle, n'accusent pas sa vitalité complète, moins encore le rayon de l'âme immortelle.

C'est bien là ce qu'est devenue la science de nos jours, et j'entends par ce mot l'universalité des connaissances humaines que l'on enseigne et que l'on apprend selon les programmes officiels. Le latin, le grec, les mathématiques, les sciences physiques et naturelles, ainsi que leurs applications usuelles ne sont plus ou moins connues et possédées que dans leur figure extérieure et sensible. Les hommes qui s'occupent d'instruire les générations modernes, formés par une méthode vicieuse à laquelle ils restent attachés, parce qu'oublieux ou ignorants du passé ils n'en savent pas d'autre, marchent aveuglément dans l'ornière qui leur est tracée, sans faire le moindre effort pour en sortir, et quand des voix généreuses, comme celles que nous avons citées plus haut, viennent les avertir qu'ils s'égarent, ils s'efforcent de les supprimer. C'est en effet ce qui est advenu. La révélation inattendue faite il y a bientôt quatre ans est demeurée stérile. Plus que jamais on persiste dans les errements où l'on est engagé, et si l'on revient de la bifurcation des études, c'est pour reprendre, à part cela, le même procédé et recueillir les mêmes **fruits privés de substance et de principe nutritif**.

Cependant, il est incontestable qu'à une époque dont quelques-uns ont gardé le souvenir, on savait en France le latin et le grec bien mieux qu'aujourd'hui. Nos mathématiciens d'il y a un siècle étaient ceux qui ouvraient toutes grandes les portes de la science. Ce n'était point l'université qui les avait formés ; ils étaient sortis, pour la plupart, de ces écoles tenues par les Oratoriens et les Jésuites leurs devanciers dans toutes les grandes villes de France où se pressait la jeunesse d'alors.

Mais la méthode pratiquée dans ces établissements pour l'enseignement des élèves différait du tout au tout de celle qu'on suit aujourd'hui ; elle était basée sur la nature même des choses et répondait parfaitement à la marche et au développement de l'entendement. On renversa tout cela, en numérotant les classes depuis 9 jusqu'à 1, on crut faire merveille ; on s'imagina qu'il suffisait de donner pour enseigne à chacune d'elles le chiffre d'une série numérique inverse pour lui imprimer une physionomie expressive et spéciale. Rien ne fut plus décevant ni plus faux que cette innovation, pratiquée du reste largement partout pour reconstituer les ruines sans nombre que la Révolution avait faites. Parce qu'un enfant expliquera en huitième *l'Epitome historiae sacrae ;* en septième *l'Epitome historiae Graecae ;* en sixième le *De viris illustribus* et ainsi de suite, on croit avoir gradué sûrement ses progrès. Qui ne sait que le latin des érudits modernes est toujours à peu près de même valeur ; et pour conduire nos petits enfants jusqu'aux simples éléments des langues anciennes trois ou quatre ans se passent à leur faire marquer le pas !

Qu'on nous permette de rappeler comme s'y prenaient les anciens maîtres. L'enfant avait été préparé dans la famille ou par des soins individuels ; il parlait, il écrivait déjà correctement sa langue maternelle ; sa jeune mémoire avait été exercée par de sages progrès, son intelligence ouverte ; il était alors capable d'aborder résolument les cours de grammaire proprement dite, comprenant la connaissance entière du mécanisme des trois langues française, latine et grecque ; trois ans y suffisaient. Puis ce second travail accompli, il entrait pleinement dans la littérature des trois langues en se prenant corps à corps avec les auteurs les plus élevés.

Jusque-là, les sciences mathématiques et physiques lui restaient à peu près étrangères. On estimait avec raison que l'esprit du disciple n'a nul profit à attaquer plusieurs études différentes simultanément, que, pareil à l'Horace de Rome, il est bien plus assuré de se rendre le maître par un retour offensif et opportun de l'adversaire qu'il a semblé fuir.

Celui qui écrit ces lignes se souvient avec bonheur d'avoir échappé dans sa jeunesse aux dernières atteintes du désordre intellectuel où est tombé l'enseignement. Bien que le régime universitaire dominât alors, les aberrations auxquelles il a abouti ne s'étaient point encore produites. Si la division fantaisiste des classes subsistait déjà, l'étude des sciences se faisait en son temps ; la seconde année de philosophie s'appelait même *les mathématiques spéciales.* Les hommes qui ont de la valeur en ce moment sont de ce temps-là. Ceux qui sont venus après eux, loin de les dépasser, ne semblent pas les at-

teindre, et les malheurs de la guerre en 1870, ont été justement attribués par des juges compétents à l'infériorité littéraire et scientifique à laquelle la France est actuellement descendue.

Qu'on en soit bien convaincu : l'oubli de ces principes est le motif principal du peu de succès recueilli par l'enseignement de notre époque. En **éparpillant le travail de son intelligence**, au lieu de la fortifier par un exercice discrètement ménagé et réellement progressif, l'élève ne fait qu'énerver l'instrument dont il dispose ; s'il embrasse un horizon plus étendu, c'est à la condition de n'en saisir que certains aspects ou un ensemble plus éblouissant qui le fatigue et ne lui permet pas de continuer et de pousser au loin ses explorations. Que de fois ne l'a-t-on pas dit ? La science de nos jours est une galvanoplastie dont le but matériel auquel elle est appliquée, ne réclame rien de plus et n'a pas peu contribué, en satisfaisant les appétits sensuels de la multitude, à développer le mal et à le rendre incurable.

Qu'on revienne donc à la méthode d'autrefois. Que la répartition des classes s'appuie sur la division naturelle des connaissances littéraires dont elles traitent : 1° à l a base, *une véritable instruction primaire* donnée par des hommes spéciaux ; 2° *les cours de grammaire* réduits à un nombre suffisant d'années ; 3° *les humanités,* l'enseignement proprement dit des lettres restitué ; enfin 4° le couronnement de l'œuvre , les *études philosophiques,* c'est-à-dire **la recherche du principe animateur et vivificateur de toutes les connaissances littéraires et scientifiques que l'esprit humain peut acquérir**. Il serait à désirer que deux ans puissent être consacrés à cette importante étude, qui marcherait de front avec celle des sciences ; ainsi le temps ménagé lors des premiers pas du jeune homme dans les voies littéraires serait ensuite utilement employé à lui faire toucher le but de son instruction.

Ce dernier point est capital ; sans lui l'édifice reste inachevé, il n'a plus de signification véritable et ne peut avoir qu'une destination. C'est une sorte d'arsenal où des engins de destruction s'accumulent. Celui qui a pu y pénétrer, qu'il se nomme bachelier ou élève des écoles spéciales, y trouve des armes redoutables dont il ignore toute la valeur; il se blessera le plus souvent en en faisant usage, et après en avoir éprouvé sur lui-même la puissance pernicieuse, il les retournera contre la société qui les a mises entre ses mains. Au contraire, celui qui en connaîtra l'origine et la fin aura appris par là même le noble service pour lequel elles ont été faites, et deviendra infailliblement un homme digne de ce nom au sein de sa famille et de son pays.

II. LE PROFESSEUR ET LE PERE DE FAMILLE.

Les conséquences déplorables du régime actuel de l'instruction publique, telles que nous les avons exposées, se résument ainsi : les intelligences surchargées par un travail excessif et précipité s'affaiblissent et deviennent réellement incapables de produire des fruits sérieux et durables ; mais à qui la faute ? Là est la question.

Ce n'est point à l'Université, dira-t-on, qu'il faut s'en prendre ; elle a la main forcée par l'opinion publique et par les exigences dés familles qui, loin de mettre obstacle au mouvement vertigineux imposé à la jeunesse, voudraient encore l'accélérer, afin de la faire arriver plus vite au but de leur commune ambition. Dans le cours des études de leurs enfants les parents sont d'une injustice et d'une inintelligence inconcevables. Il faut sans cesse lutter contre leurs prétentions obstinées. Tantôt c'est un élève de sixième ou de cinquième qui n'est pas à sa place et qu'il faut faire monter dans une classe supérieure, parce qu'il a tout ce qui convient pour y réussir, et surtout parce qu'il importe qu'il termine au plus tôt ses études. Le professeur résiste et pour cause ; les parents reviennent à la charge et ne se tiennent pas pour battus : "Mais mon fils est plein de moyens et d'intelligence, il suffit de le pousser et de le mettre sur le terrain où il peut développer ses facultés naturelles et prendre son essor". Peu s'en faut que tous ne soient des aigles, et si jusqu'à présent ils n'ont pu déployer leurs ailes, c'est que l'espace leur manque et qu'ils sont comme emprisonnés !

Comment répondre à de telles exigences qui se reproduisent journellement ? Vainement on a voulu opposer une barrière à ces folles prétentions en prescrivant au commencement de l'année scolaire et pour chaque classe des examens sérieux. Impossible d'arriver sur ce point à un résultat pratique sans désorganiser tout un établissement. Le quart des élèves est à peine en état de répondre convenablement au programme. Il faut donc se borner à faire marcher un petit nombre d'entre eux en laissant les autres se traîner péniblement.

Quand il s'agit du baccalauréat, c'est bien autre chose : le professeur est injuste, il ne cherche qu'à tendre des piéges à ceux qu'il interroge. Tel examinateur est un épouvantail pour notre jeunesse par cela seul qu'il s'applique à faire des questions faciles, mais qu'il demande des réponses justes, et que, par son mode d'interrogation, et cela dans un but tout en faveur des premières études, il ramène souvent l'élève aux éléments des choses.

Vous voyez donc bien, dit-on encore, que l'Université n'est pour rien dans les insuccès actuels. Elle fait ce qu'elle peut pour résister au torrent et pour en diriger le cours, mais elle ne peut lui faire rebrousser chemin ou le ramener dans le lit dont il est sorti.

Ces considérations sur les exigences des parents vis-à-vis des maîtres et sur leurs prétentions à la supériorité intellectuelle de leurs enfants sont d'une parfaite justesse, on pourrait même y ajouter. Il n'est que trop vrai qu'à notre époque, il n'est pas de position, quelque élevée qu'elle soit, dont chacun ne fasse à l'avance l'objet de ses aspirations, sans se demander s'il a pour cela les aptitudes indispensables. C'est un mal général et dont les conséquences sont terribles. Il a produit le déclassement social et, par suite, le malaise universel qui mesure l'étendue et la gravité de ce désordre. Le poète satirique du XVIIe siècle connaissait déjà cette infirmité de l'espèce humaine, quand il disait : *Soyez plutôt maçon si c'est votre métier.*

Mais que de progrès n'a-t-elle pas fait depuis lors. Ce qui était un accident est devenu l'état ordinaire, et rien jusqu'ici n'a pu en arrêter les progrès. Je m'associe complètement à ces plaintes légitimes ; mais j'ai beau jeu pour en tirer des conclusions à l'appui de ma thèse.

Si les parents manifestent de telles exigences, si les esprits sont si préoccupés du but qu'il faut atteindre pour y arriver,

celui *de la course au clocher,* c'est qu'ils ont devant les yeux les programmes officiels auxquels il faut satisfaire, véritables *fourches caudines* sous lesquelles, bon gré mal gré, les jeunes gens doivent passer. Mais qui a dressé ces engins redoutables ? Sont-ce les parents ? Est-ce l'opinion publique ? N'est-ce pas au contraire l'Université qui en fabrique toutes les pièces et qui a monté l'instrument ? Disons mieux; n'est-ce pas la Révolution qui, après avoir organisé un corps enseignant et l'avoir soumis à sa discipline, s'est mise à l'œuvre et en poursuit résolument le cours ?

Avant la Révolution, il y avait encore en France des établissements où l'on avait conservé les traditions essentielles des **principes scolastiques**. Ils donnaient de bons résultats et de bons sujets. Mais il s'agissait de renverser la société par sa base ; il s'agissait de **rendre l'homme incapable de volonté, d'intelligence et d'amour pour le bien. Il fallait le prendre dès l'enfance et le corrompre en dénaturant ses facultés sinon par une alimentation entièrement malsaine, du moins par un régime forcé et indigeste auquel il devait nécessairement succomber.**

Tout le plan de la Révolution est là, et en fait d'enseignement, l'Université n'a fait que le mettre en pratique. Après avoir détruit l'ancien édifice de la réfection intellectuelle, la Révolution dressa ses tables et les couvrit de mets brillants et somptueux. Chacun des nombreux invités, séduit par les apparences et pressé par la nécessité, se hâta d'accourir ; nul ne fut exclu, petit ou grand, pauvre ou riche ; le local était vaste et pouvait contenir tous les affamés ; mais la satisfaction fut illusoire et éphémère, le malaise et le dégoût s'ensuivirent, et les infortunés convives du festin universitaire, victimes des artifices qui depuis quatre-vingts ans surexcitent progressivement leur appétit, se voient de plus en plus réduits à l'impuissance.

Qui n'a été, en effet, le témoin de ces tristes déceptions que présentent les générations de notre époque ? Ces fruits d'une maturité précoce et venus en serre chaude manquent de saveur et ne se conservent pas. Le jeune homme qui a satisfait aux épreuves du baccalauréat ou qui est sorti d'une école spéciale, après les exercices qu'il vient de faire au pas accéléré, n'aspire plus qu'à se reposer d'un labeur qui l'écrase et à rentrer dans une fatale inertie dont rien désormais ne peut le tirer.

Voici le fait qui m'a été raconté : deux jeunes lieutenants sortis depuis peu de l'école polytechnique, des meilleurs entre tous par la noblesse du caractère et les qualités supérieures de l'intelligence et du cœur, étaient vivement sollicités d'échapper à l'engourdissement en s'adonnant à quelque étude digne d'eux et de leur position sociale. Après trois semaines d'essais, ils retombaient dans la **torpeur** dont un effort généreux et persévérant pouvait seul les faire sortir. Vainement celui qui voulait leur rendre cet éminent service avait fait appel à la conscience et au sentiment du devoir, vainement il leur avait rappelé leurs obligations de chrétiens. Le découragement l'avait emporté, la **prostration** devenue complète était irrémédiable.

Vous aviez devant vous, dis-je au narrateur de cette histoire qui est celle de la jeunesse de notre temps, deux de ces **esprits énervés** chez qui **la volonté a perdu son ressort**, le cœur et l'intelligence leurs puissances affective et lumineuse pour tout ce qui peut les élever. Les qualités naturelles, affaiblies par une pléthore spirituelle, sont devenues **stériles** et ne possèdent plus d'autre capacité que celle de l'avortement.

Voilà les tristes conséquences du régime que vous appliquez et dont vous êtes les premières victimes. Vous reconnaissez avec moi que l'intelligence, fatiguée par les exercices multiples qui lui sont imposés, perd à cette manœuvre ou tout au moins voit décroître dans une proportion désespérante son élasticité et sa puissance de connaître, et que la Révolution est le premier auteur de ce mal.

Mais, ce qui est bien plus déplorable encore, **les volontés**, au lieu de se fortifier et de se raffermir, **s'amollissent et se débilitent** ; **les cœurs**, au lieu de sentir leurs battements redoubler pour tout ce qui est digne d'eux, deviennent **froids et indifférents**. Vos procédés ingénieux, vos efforts quelque généreux qu'ils soient pour combattre ces funestes tendances, n'aboutissent qu'à faire de l'homme un être mécanique et à le dépouiller de son véritable moteur en le jetant plus avant dans un **monde matériel** au-dessus duquel votre mission serait de l'élever. Pour lui la sensation et la jouissance sont tout, et il ne sait plus rien des nobles sentiments et des vertus héroïques que vous lui avez fait pourtant admirer dans le cours de ses études !

Or, il ne suffit pas de voir la situation telle qu'elle est avec tous ses défauts et toutes ses conséquences. Il ne faut pas hésiter à dénoncer le vrai coupable, et à le citer au tribunal de l'opinion publique qu'il a surprise et égarée ; il faut, surtout, faire appel aux familles auxquelles il a su faire partager ses erreurs et dont il a usurpé les droits au profit de sa cause. Il faut qu'elles reconnaissent enfin cet abominable méfait de la Révolution qui l'emporte sur tous les autres et qu'elles le poursuivent de leurs anathèmes, parce qu'il corrompt dans sa source la vie de l'humanité et du corps social.

III. DE LA PREMIÈRE DISCIPLINE DE L'ESPRIT OU DE L'INSTRUCTION DE LA PREMIERE ENFANCE.

En toute chose regarde la fin, tel est le conseil du sage. C'est pourquoi ceux qui n'ont point envisagé la véritable fin de l'éducation, n'ont pas su en comprendre davantage le point de départ. Dans cette noble et même **divine entreprise** si l'on ne se propose **tout d'abord *l'homme* qu'il s'agit de former**, on ne saura jamais bien prendre *l'enfant.*

Deux erreurs capitales président aux premières études des petits enfants ; telles qu'elles sont aujourd'hui, ces études pèchent par deux côtés à la fois ; elle pèchent une fois contre le but, une fois encore contre le choix des moyens.

Le but est d'appliquer l'enfant, de **lui donner le goût du travail, et dans le travail le goût de bien faire,** de lui faire acquérir les connaissances simples dont cet âge est capable et de le préparer aux études supérieures.

Pour cela que faudrait-il ? Nous le dirons; mais nous affirmons d'abord que l'on a fait aujourd'hui précisément tout le contraire : 1° On divise d'abord ses facultés naiss antes ; 2° On les dégoûte ; 3° On lui fait prendre tous les mauvais plis.

S'il échappe exceptionnellement à toutes ces actions funestes, il est heureux ; et ce bonheur, il le doit tantôt à une nature privilégiée, tantôt aux soins et à l'intelligence instinctive de la tendresse maternelle, et toujours à Dieu, rarement à l'intelligence de ses maîtres, à moins que ceux-ci ne s'inspirent de Dieu pour réagir contre le mauvais système que la routine universitaire impose à tous.

Voyez d'abord comme l'on divise ses facultés, étendant à des objets indéfinis ce qui n'a encore ni profondeur ni consistance : il ne sait pas parler, ou le fait lire ; il ne sait pas lire, on le fait écrire et chiffrer ; il ne sait pas écrire, on lui dicte; il ne sait pas sa langue maternelle, on le met à l'étude d'une langue ancienne et inconnue.

De cette première langue, il ne possède pas les premiers éléments, on lui en fait apprendre une seconde ; après le latin, le grec. On y ajoute bientôt une langue vivante, sinon deux, et de préférence l'allemand, la plus antipathique des langues modernes à ses premiers sentiments de fierté nationale et à son génie natif.

En même temps on le fait calculer, opérer au tableau, avant de s'être assuré qu'il sait compter.

On lui apprend simultanément l'histoire, la géographie, quelquefois l'histoire naturelle[1]. Joignez-y les leçons de *gymnastique,* afin que les exercices spontanés de ses jeux enfantins soient convertis en une pédagogie de plus.

Pauvre petit être qu'on initie aux disciplines libérales comme à une *servitude,* afin de les lui faire haïr !

Le premier instituteur de l'enfance s'appelait autrefois *ludi magister. Il* avait pour mission de transformer habilement en goût de l'étude le goût naturel de l'enfant pour les jeux, tout en lui conservant les exercices corporels propres à son âge et tempérant ainsi le jeu par l'étude, et réciproquement. Ce nom l'en avertissait. Ce nom s'est traduit en langage plus moderne par le mot déjà dur de *maître d'école ;* il y a d'autres noms dans la langue écolière, là où ne retentit pas cette appellation de *cher frère* si douce, si sublime sur les lèvres enfantines.

L'homme à gages, je veux dire celui qui ne fait qu'un métier (car il en est qui vivent modestement des laborieuses fonctions de l'enseignement primaire et qui n'ont nullement un cœur mercenaire), se propose naturellement de faire rendre à son sujet en résultats du moment ce qui fera valoir son genre d'industrie ; ce sujet il le force comme le jardinier son arbre. Nous n'osons pas traduire ici l'allusion très juste qui se présente à l'esprit, surtout quand on a vu de près s'exercer certaine industrie lucrative de Bresse ou de Périgord.

Le dégoût des études vient à l'âme de l'enfant, comme le dégoût des aliments viendrait à son estomac, si on lui prodiguait une variété et une quantité indiscrète de mets sans choix, sans rapport avec ses faibles organes.

De tout ce qu'on enseigne à l'enfant il n'est rien qu'on lui donne le temps de s'assimiler, en provoquant l'exercice libre de ses jeunes facultés.

Il ne digère rien. - Tout lui est ingurgité.

Voilà pourquoi plus tard aux examens qui lui ouvriront les carrières, il sera trouvé particulièrement nul sur les principes des choses et les éléments.

Vous nous recommandez d'avoir ces programmes en vue dès le premier enseignement de l'enfance ; et c'est précisément ce que nous ne faisons que trop et ce que vous nous contraignez de faire.

Comme les vices de ces programmes se font sentir bientôt : vous les faites, vous les défaites, vous les refaites ; le mal ne fait, lui, qu'empirer, d'après vos aveux. La chose qui devrait le moins varier, dussent tous les régimes politiques se succéder, vous la soumettez à la politique ; et vous ne pouvez faire autrement, étant ce contre sens de *l'Etat enseignant* sorti de la Révolution et perpétuant la Révolution parmi nous.

Rendez-nous ou laissez-nous reprendre nos universités catholiques ; nous multiplierons comme autrefois ces centres de lumières qui rayonnaient sur le pays et faisaient sa gloire au dehors. **On y enseignait au sommet la science de Dieu, à la base le catéchisme, et sur ces deux pôles le mouvement de tous les foyers illuminateurs s'accomplissait harmonieusement.**

La première discipline de l'esprit ou l'instruction de la première enfance rentrait dans cette harmonie générale et répondait à la constitution intime de l'âme humaine.

On exerçait sagement et l'on développait la mémoire de l'enfant sans laisser en arrière son intelligence.

On lui apprenait à parler et à écrire premièrement la langue de la mère qui lui avait donné son lait, et cette mère était assez longtemps son premier et son seul maître ; on lui apprenait ensuite la langue de la mère de son âme, la sainte Église, afin qu'il pût entendre plus tard la liturgie, et dans cette forme divinement inspirée de la prière trouver et retrouver au besoin la règle de sa foi. Bientôt il était initié à la langue grecque qu'une autre partie de l'Eglise parle. Mais tout venait en son temps, il n'y avait ni encombrement, ni anticipation. Enfin on mettait progressivement l'enfant et le jeune homme à même d'entrer en possession des trésors de la civilisation chrétienne qui avait été avant lui, et même de cette civilisation antique qui avait été la préface humaine de l'Évangile.

Comme on avait conscience du but, on savait aussi proportionner les moyens.

Aujourd'hui, le corps enseignant au nom de l'Etat, qui ne nous permet point d'êtres libres, est esclave lui-même. Il subit la raison d'Etat. Il subit plus encore le mot d'ordre révolutionnaire. Il garde de nos traditions ; mais ces traditions mêmes dont il n'a pas la raison, il les subit encore comme des préjugés. La loi de l'intérêt et de la nécessité préside à la chose qui doit faire des *hommes libres.*

Ceux qui ont assisté à l'ouverture des cours de nos facultés ont entendu des aveux pleins de franchise sur les examens qui les terminent. La décadence de l'instruction publique y était proclamée dans les sciences et dans les lettres également, et partout le défaut de bases. A qui la faute ? Au siècle ? À la nation ? Aux parents ?

Mais ce siècle, qui l'a fait ? Quels en ont été les instituteurs depuis bientôt cent ans ?

Cette nation que lui reprochez-vous ? De vous avoir prodigué son or et sa jeunesse ?

Vous avez été maîtres des méthodes, et vous l'êtes encore. Vous avez eu longtemps le monopole, et vous avez encore le privilège.

---

[1] Il est bien entendu qu'aucune de ces études ne doit être proscrite ; il s'agit seulement de mettre chacune d'elles à sa place en tenant compte de son importance.

L'Église a été expulsée de l'enseignement. Elle y est rentrée en passant sous vos fourches caudines, et vous tenez encore son zèle en servitude. Vous l'obligez de refouler ses trésors de tendresse et de lumière !

La liberté de l'enseignement supérieur est inscrite dans vos lois, et parce que cette liberté est soumise par ces mêmes lois à votre réglementation, vous nous faites attendre perfidement vos règlements depuis un demi-siècle. Après n'avoir pas voulu de la liberté, contraints de nous la donner, vous la voudriez maintenant pour sauver votre échafaudage vermoulu, et vous vous trouvez indignes et impuissants pour le faire.

Votre enseignement supérieur est donc coupable de tout ce qui opprime l'enseignement secondaire et primaire; ce sont ses programmes qui nous tiennent sous le joug.

IV. L'HISTOIRE, LA PHILOSOPHIE, LES SCIENCES.

Nous avons affirmé en commençant que, pour renverser plus sûrement la civilisation chrétienne, la Révolution avait dirigé ses attaques les plus habiles et les plus vigoureuses contre l'enfance et la jeunesse, afin d'atteindre du même coup tout le corps social. Ses volontés ont été pleinement remplies. Les trois chapitres précédents en ont fourni surabondamment la preuve.

On a vu, en effet, comment l'esprit, soumis au début de ses exercices à des procédés contre nature, s'affaiblit graduellement dans l'énergie de ses facultés. Les aliments qu'on lui distribue, loin de développer et d'accroître la puissance de sa vitalité, ne servent qu'à la réduire et à l'altérer soit par leur quantité excessive soit par le principe vénéneux qu'ils renferment tous à des degrés différents.

L'enseignement primaire, l'enseignement grammatical, l'enseignement littéraire, ont ainsi par leur constitution doctrinale amené les volontés, les intelligences et les cœurs à cet état d'indifférence où l'on peut augmenter la dose du poison sans provoquer les réactions salutaires qui en annuleraient l'effet. Le moment est venu, dès lors, de laisser de côté sans crainte toutes les précautions préliminaires et de découvrir au jeune homme, qui déjà ne s'appartient plus, la physionomie et les charmes de l'enchanteresse qui doit achever de le séduire.

Les études littéraires qu'il vient de faire ne lui en ont révélé que les lignes principales, et cette initiation artistement conduite, ne lui en a donné toutefois la connaissance qu'à travers un voile qui ménageait sa pudeur ; maintenant il peut les voir à nu sans rougir ; six ou huit ans ont suffi pour le préparer à cette exposition anatomique, et voici les trois études qui vont compléter son instruction c'est l'histoire, la philosophie et les sciences proprement dites.

Déjà on a fait passer sous ses yeux quelques tableaux du passé. Les personnages et les traits qu'ils représentent ne lui ont été proposés que pour le familiariser avec les idées et les abjections de l'antiquité païenne, en altérant peu à peu et par des degrés insensibles le sens religieux de sa première éducation. Les vertus naturelles qu'on lui a fait admirer ont eu pour objet réel de dissimuler la supériorité et la noblesse des vertus chrétiennes et de lui en inspirer le dégoût ; et quand, plus tard, livré à lui-même il aura à mettre celles-ci sérieusement en pratique, il sera bienheureux de ne pas être rabaissé au-dessous du niveau même de celles-là, par l'entraînement des passions que non seulement il n'aura pas appris à combattre mais dont il aura fait ses divinités.

Mais cette dégradation morale, pour devenir fatale et invincible, a besoin d'un enseignement plus direct et plus expressif. Ici ce ne sont plus seulement des personnages et des faits dont il prend connaissance. Pour le jeune homme de quinze ou seize ans, ceux-ci ne sont plus des étrangers ; il s'agit maintenant de les juger et d'abord de les comprendre. En ce moment le mal déjà fait pourrait être encore réparé. Hélas ! Il va revêtir ses formes les plus graves et les plus décevantes ! Le cours d'histoire que l'élève va suivre a surtout pour but l'appréciation des caractères et des événements. Le passé ne sera évoqué que pour éclairer la situation présente et pour fixer l'avenir ; et comme la Révolution est toujours là, qui préside à toutes les évolutions universitaires, elle dira au jeune homme dont elle veut faire un des siens, que les peuples qui ne savent pas être indépendants sont esclaves, que ceux qui acceptent la loi du Christ se courbent sous un joug de fer, que pour eux l'Evangile et Sa doctrine sont un code de superstition et une école d'ignorance, et que, s'il veut être vraiment homme et jouir de la plénitude de ses droits, il faut qu'il rejette loin de lui toutes ces fables ridicules et qu'il devienne *libre-penseur.*

Ainsi l'histoire qui depuis trois cents ans et depuis le protestantisme avait été, comme le remarque M. de Maistre, une conspiration permanente contre la vérité, mais surtout contre la vérité catholique, est devenue pire encore par l'influence révolutionnaire et par la connivence de l'enseignement officiel. Elle est l'exécution d'un mot d'ordre contre toute vérité religieuse et bientôt contre toute vérité sociale. Ceux qui enseignent bien au sein de l'Université peuvent avoir le mérite de préserver quelques âmes, ils ne sauraient avoir celui de sauver la société. Au contraire, ils accréditent un enseignement funeste ; ils se prêtent au plan général d'éclectisme qui nous perd plus encore que l'impiété formelle ; ils servent au poison son passeport à leur insu.

L'étude de la géographie qui accompagne celle de l'histoire présente, sous ce rapport, un plus grand danger. Viendra-t-elle rectifier une direction si funeste ? Montrera-t-elle au jeune homme avide de parcourir le monde, quelque terre encore ignorée où, nouveau Christophe Colomb, il puisse aller planter l'étendard du Christ ? Non, les régions étrangères sur lesquelles on fixe particulièrement son attention seront celles qui offrent des débouchés faciles où son activité déjà mercantile importera avec plus de profit les produits de sa future industrie et d'où elle retirera en échange les trésors que la nature lui a prodigués.

Quand cette science, développée par les découvertes des navigateurs, révélait jadis à nos pères l'immense bienfait de la foi et le malheur des nations encore assises à l'ombre de la mort, elle suscitait parmi eux des élans de zèle. Les Xavier des universités d'alors, laissaient leurs chaires entourées d'honneur et un enseignement justement applaudi, pour courir à la prédication de l'Evangile chez les peuples infidèles, et au martyre qui était à leurs yeux la plus belle récompense. Aujourd'hui, des maîtres bien différents s'adressant aussi à d'autres élèves, nourris d'autres sentiments et d'autres pensées, ne ti-

rent des explorations ethnologiques des voyageurs qu'un argument de scepticisme. La foi est tuée au cœur de notre ingrate civilisation par les causes qui y faisaient naître l'apostolat

Mais, si l'histoire, aidée de la géographie, tient de nos jours au jeune homme un pareil langage, c'est la **philosophie** qui lui en expliquera et lui en confirmera les leçons par ses théories spéculatives et antichrétiennes. Elle fera passer sous ses yeux toute la série des systèmes hypothétiques dont elle s'occupe et dont elle ne néglige aucun détail ; et après avoir jeté son esprit dans un dédale inextricable, après avoir soumis cette âme qui résiste encore aux tentations du **doute absolu** auquel elle **aboutit**, elle la livrera à toutes ces tortures, et si elle l'arrache à ce bourreau, ce sera pour la laisser en dernière analyse à la merci de la *raison indépendante* qui, après avoir secoué toute autorité, ne reconnaît plus que la sienne et devient la proie de toutes les erreurs.

Cependant, l'œuvre de dépravation n'est point achevée, Il ne saurait suffire au maître du mensonge et du mal d'avoir perverti l'esprit dans ses conceptions intellectuelles, s'il ne devait pas consommer son abaissement en le précipitant dans **l'abrutissement de la matière**. C'est ici que les sciences entrent en scène. Avec leur précision rigoureuse, à l'aide des prodigieuses découvertes et des merveilleuses inventions dont elles ont donné la clef, les sciences ont tout ce qu'il faut pour perfectionner la déchéance d'un esprit qui devait s'élever en restant chrétien.

Nous n'avançons rien d'inexact ou d'exagéré en affirmant qu'à l'époque où nous sommes, **l'étude de toutes les sciences n'a qu'un but : leur application purement matérielle** ; et en ajoutant que cette application ne consiste pas, comme on pourrait se l'imaginer, à diminuer les difficultés de la vie physique en ce qui concerne les besoins naturels. Non, la fin que s'est proposée le prophète de nos jours est bien autre chose : il s'agit de retrouver le paradis perdu, d'en rouvrir les portes, et de livrer à l'avidité des multitudes admirablement préparées pour cette entreprise *l'arbre de la science du bien et du mal.*

Voilà le couronnement final de l'œuvre révolutionnaire. Nous le dénonçons aux esprits sérieux, si déjà l'expérience ne le leur a signalé. Car, est-il nécessaire d'ajouter que toutes ces inventions singulières, tous les raffinements du bien-être qui en sont le véritable objectif, vulgarisés de nos jours avec une rare intelligence et une ardeur fébrile, portent tous en eux-mêmes un **ver rongeur** auquel ils ne sauraient échapper ? Tous, pour un besoin factice qu'ils satisfont, font naître de nouveaux désirs, engendrent de nouvelles lacunes qu'il faut combler à leur tour, sous peine d'être victime d'un feu qu'on ne peut assouvir.

Mais ce feu dévorant, la satisfaction qu'on se propose ne l'assouvit pas davantage. Loin de là, elle ne fait que l'exciter. Il faut donc l'éteindre ou en mourir.

Pourquoi donc avoir travaillé à activer l'incendie au lieu de le réduire ? Voilà ce qu'on devait faire, ce que l'on doit faire encore, si le temps nous est laissé pour revenir d'un aussi funeste égarement.

A l'œuvre donc :

Que l'histoire soit rendue au domaine de la vérité dont elle reproduit le langage et le geste ; qu'elle soit le miroir fidèle du passé pour vivifier le présent et assurer l'avenir.

Que la géographie ne nous montre les plages lointaines que pour arracher les peuples qui les habitent aux conséquences barbares et sauvages de la chute originelle, en les régénérant par la civilisation du Christ.

Que la philosophie, au lieu de se complaire dans l'étalage de systèmes qui n'apprennent rien et qui égarent, parce qu'ils manquent de fondement, aborde franchement la grande synthèse du principe chrétien, qu'elle le saisisse en Dieu, qu'elle l'assoie sur ses bases humaines, qu'elle en répande de tous côtés la puissante radiation pour féconder, éclairer et réchauffer l'univers.

Que les sciences exactes et naturelles lui viennent en aide pour définir et figurer d'une manière sensible les sujets de ses abstractions idéales.

Alors, les deux mondes, spirituel et matériel, qui depuis des siècles semblaient séparés par un divorce irréparable, retrouvant leur primitive unité, cesseront d'être deux étrangers l'un pour l'autre, quand ils ne sont pas deux ennemis. Alors, réunis dans un seul et même embrassement par le même esprit qui les pénètre tous deux et les anime, ils reprendront avec le rang qui les distingue leur véritable signification.

Alors, les phénomènes cesseront d'être des figures sans expression et n'ayant d'autre valeur que celle des noms qui les désignent. Alors, à la lumière du foyer qui les éclaire et que l'on n'aperçoit plus, ils nous diront, chacun dans son idiome, leur origine commune, le chemin qu'ils suivent et le but unique auquel ils vont aboutir ; et, entraîné par eux dans cette marche ascendante, l'esprit humain, encore abaissé vers la terre, remontera de plus en plus vers les cieux.

V. DE L'EDUCATION.

Mais l'esprit humain n'est pas seulement *intelligence,* il est *volonté* et *cœur ;* et pour que l'être doué de ces admirables facultés, qui le placent à une hauteur incomparable au sommet de la création terrestre, soit digne de ce privilège, pour qu'il devienne un homme dans toute la supériorité de sa nature, il faut que toutes les aspirations de son âme aient leur pleine et entière satisfaction. Or, l'instruction proprement dite s'adresse surtout à l'intelligence ; elle a pour but de la former et d'étendre jusqu'à ses dernières limites le rayonnement de son foyer lumineux. La volonté et le cœur toutefois ne sauraient demeurer étrangers à ce développement qui les intéresse ; il n'en est pas moins vrai qu'ils n'en sont pas l'objet direct et spécial ; et que si l'enseignement littéraire et scientifique ne peut manquer d'avoir sur eux, suivant le cas, une influence salutaire ou funeste, ce n'est pas cet enseignement qui donnera de lui-même, à l'une, toute la vigueur de son énergie, et, à l'autre, toute la chaleur et la délicatesse de ses affections.

L'instruction a donc besoin d'un auxiliaire indispensable pour que l'œuvre dont elle est l'un des agents atteigne son but et

sa perfection. Cet auxiliaire qui est bien plutôt un directeur et un guide, est ***l'éducation*** ; et pour bien faire comprendre son rôle et les conditions qu'elle réclame, nous emprunterons au ***catéchisme,*** **ce traité élémentaire de philosophie chrétienne**, un axiome fondamental, et nous insisterons sur les considérations qui en découlent.

L'homme a été fait pour connaître la vérité, pour l'aimer et pour se consacrer à son service. Or, on ne saurait aimer une chose qu'on ignore et on ne peut davantage diriger vers elle les efforts de sa volonté. Mais les trois facultés qui répondent à cette triple aspiration de l'âme humaine, sont tellement connexes, qu'aucune d'elles ne peut entrer en exercice sans entraîner dans son mouvement personnel l'activité des deux autres. Cependant chacune a son domaine particulier et ses évolutions caractéristiques ; les aliments qui lui sont propres sont également distincts. On pourrait dire que si la nourriture de l'intelligence est un pain de froment savoureux, celle de la volonté est une chair ferme et substantielle, tandis que celle du cœur est un vin pur et généreux. Telle est au figuré l'alimentation complète qu'exige la constitution de l'âme humaine, et, pour que les éléments dont elle se compose produisent tout leur effet nutritif, pour que leur assimilation soit entière et vivifiante, il faut qu'ils soient de qualité supérieure et distribués collectivement par deux administrateurs intègres, dévoués et inséparables : *l'instruction* et *l'éducation.*

Mais si les vices de l'instruction actuelle sont nombreux et graves, s'il importe d'y remédier au plus vite par un traitement souverain, les défauts de l'éducation contemporaine ne sont ni moins grands ni moins déplorables ; il est aussi nécessaire de les connaître et aussi urgent de les combattre que ceux de l'enseignement officiel.

L'éducation comprend l'enfance et la jeunesse. L'éducation de l'enfance est généralement un contresens. Il suffit de dire que d'ordinaire les enfants sont élevés comme s'ils n'avaient qu'un corps ou une organisation animale. On sait merveilleusement prévenir et exciter tous les appétits matériels dont ils sont doués.

Les soins les plus minutieux leur sont prodigués, non seulement pour leur éviter une souffrance, mais pour les façonner aux exigences de ce bien-être excessif qui plus tard sera pour l'homme fait son idole de prédilection. L'âme ainsi déprimée et abrutie de bonne heure, s'habitue peu à peu à faire taire ses justes réclamations; sa sensibilité et son activité se détériorent; la vie matérielle absorbe toutes ses aspirations devenues purement humaines, et les préceptes de la *bête* n'auront nulle difficulté à s'imposer à elle et à exercer leur domination.

L'éducation de la jeunesse ainsi préparée va faire apparaître les premiers fruits de cette dégradation préliminaire, et confirmera par ses procédés négatifs ou expressifs le mode pervers de fructification.

Et, d'abord, est-il réellement question d'éducation dans l'organisation universitaire ? Peut-on appeler de ce nom le régime de compression rigoureuse qui partout y est pratiqué ? Est-ce bien par l'exercice exclusif de l'autorité et du genre de répression qu'elle inflige, que le maître peut relever chez l'élève le ressort affaibli de la volonté et rendre leur vivacité première au sentiment et à l'amour du devoir ? Ne lui rend-il pas au contraire ce devoir plus odieux et plus insupportable, au point de lui faire regarder et désirer comme une libération la fin des études scolaires ? N'est-ce pas ce procédé brutal et inintelligent qui fait du disciple un esclave, qui lui met sur les lèvres les anathèmes qu'il fulmine contre le lycée et ses maîtres et qui, plus tard, se traduiront en révoltes audacieuses et formidables contre d'autres maîtres non moins autorisés?

Si l'éducation figure ici, disons-le franchement, c'est tout au plus par son **absence**, et il serait à souhaiter qu'on n'eût pas à lui reprocher d'autres défauts. Mais l'incapacité (nous ne voulons pas employer une autre expression) des mentors préposés à la garde de la jeunesse, laisse cette jeunesse exposée à tous les ravages de cette dépravation individuelle et ouvre les portes à la corruption sociale qui a là son premier foyer, car **le mal une fois produit ne s'arrête plus dans sa marche ; par une tradition fatale il se transmet de génération en génération, et pour l'arracher des lieux où il a pris naissance et où il s'est naturalisé, il ne faudrait rien moins qu'une régénération physique et morale comprenant tout l'établissement.**

Mais, j'admets encore que la surveillance et le dévouement qu'elle exige ne laissent rien à désirer, il est constant que l'éducation ne trouve pas là les mesures et les garanties qui peuvent la rendre efficace ; l'esprit chrétien qui doit en être le principe et le moteur plus encore que pour l'instruction, car tous ne sont pas appelés à connaître les profondeurs de la vérité, et cependant tous doivent l'aimer dans sa forme générale et essentielle, tous doivent en faire la règle de leur conduite et le mobile de leurs actions, l'esprit chrétien n'est pas là ! Ce n'est pas lui qui inspire et coordonne les règlements et les exercices universitaires. Disons-le sans détour, on a tout fait au contraire pour s'en affranchir, et si les lycées de l'État conservent encore quelques-unes des pratiques que cet esprit impose, ils ne l'ont fait que parce que les exigences ou ce qu'on appelle les préjugés des parents les y ont obligés. Mais, au train dont vont les choses, ces exigences ne tarderont pas à disparaître ; car, faut-il le dire, **en fait d'éducation comme en fait d'enseignement, les parents ne comprennent plus ni leurs droits ni leurs devoirs, et bientôt, si Dieu n'y apporte un obstacle ou un remède, ils les auront entièrement abdiqués**.

Nous touchons ici à **la plaie la plus grave et la plus sérieuse de notre époque.**

Généralement les parents ont déserté le rôle que la Providence leur avait fait, et rejeté de plus en plus loin d'eux la responsabilité qu'elle leur avait assignée. Vous êtes père ! Ce n'est point pour la satisfaction de vos affections égoïstes ou de vos calculs matériels ; ce n'est point pour transmettre à un représentant de votre nom une fortune soigneusement ménagée. Non, votre mission est bien autre, elle a une élévation que vous ne savez plus.

Les nations païennes disaient que les enfants appartiennent à la patrie, et selon cette revendication qui avait sa noblesse, vous devriez au moins étendre jusque là le cercle rétréci de vos aspirations. Ce n'est pas pour complaire à votre ambition ou à celle du jeune homme qui prendra votre place que vous devez lui choisir une carrière. Il faudrait encore vous demander s'il la remplira dignement, et si l'intérêt général y trouvera son compte.

Mais vous êtes chrétien ; votre horizon est bien plus étendu, il ne se borne pas à la terre ; vous avez été relevé de votre

déchéance, et vous apercevez le ciel. C'est là, c'est vers cette destinée glorieuse digne de vous et digne de votre fils, digne du Dieu qui vous appelle l'un et l'autre, qu'il faut vous diriger tous les deux.

Voilà le **premier de tous vos devoirs**, celui dont les éléments vous ont apparu le jour même où vous deveniez père et à l'exécution duquel **votre vie entière doit être consacrée**. Je le sais bien, les exigences sociales vous rendent cette lâche difficile, et c'est encore une des chaînes par lesquelles la Révolution a su vous assujettir ; mais quelque difficile qu'elle soit, cette tâche n'est pas impossible. J'en atteste ces pères dévoués, qui savent mener de front les devoirs de leur profession ou de leur charge et les soins de l'éducation. Ils sacrifient volontiers les vaines convenances du monde, dont on se fait si aisément une excuse, et ils prendront, s'il le faut, sur leurs heures de loisir et de repos.

Dieu les en récompensera ; car c'est là le devoir qui l'emporte sur tous les autres, et si vous n'y avez pas réfléchi au jour où vous avez complété votre existence en vous donnant une compagne et un aide pour aller de la terre au riel, vos titres et vos qualités d'époux et de père out dû vous éclairer et vous attirer des grâces d'état que vous ne pouvez méconnaître sans porter la plus redoutable atteinte à votre famille, à vous-même et à la société.

C'était bien ainsi que le comprenaient jadis les pères dignes de ce nom, et les maîtres auxquels ils remettaient en délégation une partie de leur sacerdoce. Ceux-ci savaient bien qu'ils ne peuvent remplir tous les devoirs de la paternité. Ils ne sont tout au plus que des substituts et non des titulaires ; ils ne sont même, en réalité, que des auxiliaires dont le zèle ne se dément pas ; car **il faut que l'autorité paternelle, pour avoir toute sa puissance et sa fécondité, soit effective, et conserve au foyer son centre d'action**. C'est dans le domaine de l'éducation qu'elle s'exerce avec la plénitude de sa force et de son prestige. Et, à ce propos, qu'il me soit permis d'exprimer un vœu et un regret.

Les leçons de l'éducation réclament une disposition rigoureuse ; elles ne seront fructueuses qu'autant que l'exemple les sanctionnera. En vain un père **prêchera** à ses enfants les vertus les plus simples et les plus élémentaires ; s'il n'est pas le premier à les **pratiquer**, toutes ses recommandations seront vaines, elles produiront même plus de mal que de bien. L'enfant a dans l'esprit une logique instinctive à laquelle il obéit à son insu. Quand il reçoit un précepte il veut en voir l'application ; une formule purement coercitive et le défaut de sanction qu'il y trouve, le jetteront plus avant dans le travers qu'on voulait éviter. **Prêchez moins, et agissez davantage**, dirais-je à tout père qui veut bien élever son fils. Ne faites rien que celui-ci ne puisse et ne doive reproduire, et vous serez surpris de l'habitude de bien faire qu'il aura contractée insensiblement.

La question de l'éducation est donc de la plus haute importance ; selon nous, elle **prime** celle de l'instruction. Or, il est absolument impossible de la ramener dans les voies dont elle est sortie, avec le régime universitaire organisé ou maintenu par un pouvoir qui ne s'incline pas réellement devant Dieu. Pas plus que la Révolution qui en est incapable, un Etat qui s'inspire de ses traditions ne peut opérer un pareil retour.

Il faut donc que l'Etat redevienne franchement chrétien, qu'il replace le christianisme à la base et au sein de toutes les institutions et surtout de l'enseignement et de l'éducation de la jeunesse. Mais alors, il aura reconnu les droits de l'Eglise, et il sera invinciblement conduit à lui rendre non seulement la liberté qu'elle réclame, mais l'autorité qui lui appartient. Alors chaque chose sera remise à sa place : les pères reprendront leur sacerdoce au foyer de la famille, en même temps que les hommes de foi et de dévouement accompliront leur ministère au sein de la société. La conclusion pratique ou la forme que doit prendre cette restauration morale et religieuse viendra d'elle-même, parce qu'elle ne sera que la figure extérieure et sensible d'un principe que l'on repousse encore, mais qui, partout alors, sera reconnu et accepté.

Nous ne saurions terminer cette rapide esquisse sur l'enseignement et l'éducation, sans faire remarquer une conséquence funeste de l'application indistincte à tous les individus et à toutes les classes de la société, du procédé faux et uniforme que l'un et l'autre emploient actuellement. Nous avons déjà dit un mot du **déclassement** produit par le nivellement forcé des intelligences ; on se plaint avec raison que les **hommes supérieurs** font défaut de notre temps, qu'on ne rencontre partout que des **médiocrités vulgaires** dissimulant, sous des apparences brillantes, une absence absolue de profondeur. Il n'en saurait être autrement l'éducation de la première enfance, celle de la jeunesse et l'instruction qui lui est donnée, par le fait même du mécanisme régulier et invariable auquel elles sont assujetties, ont pour résultat inévitable, en les jetant dans le même moule, de détruire dans les germes individuels soumis à leur discipline leur originalité et leur valeur particulière.

De notre temps, disait un homme consommé dans la profession des armes, **nous avons des militaires, mais nous n'avons plus de guerriers. La France ne se relèvera et ne prendra sa revanche que lorsqu'elle reviendra à ses vieilles traditions d'honneur.**

Dans le plan divin, en effet, tout homme comme tout peuple a sa prédestination. Il a une **vocation spéciale** à laquelle il doit obéir, s'il veut atteindre le but que la Providence lui a assigné. La Révolution n'ignore pas ce principe qui est la sauvegarde de l'ordre et de la société ; mais c'est celui qu'elle tient le plus à renverser et à rendre stérile. **En nivelant toutes les intelligences, tous les cœurs et toutes les volontés, en les rapetissant à sa mesure, elle sait bien qu'elle arrivera sûrement à faire de l'humanité un troupeau d'esclaves, parce qu'elle n'aura plus ni génie pour l'éclairer, ni chef pour la conduire, ni héros pour la délivrer en se dévouant à son salut ; et si dans sa fureur elle épargne quelque supériorité, elle en fera l'instrument suprême de ses erreurs, de son despotisme et de sa haine.**

UN PÈRE DE FAMILLE, *Ancien élève de l'École polytechnique.*
REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES, 1875

A compléter par *Du Catholicisme dans l'éducation* de Mgr Gaume, disponible aux éditions Saint-Rémi.